

« Peer Gynt »

Michel Vaïs

Numéro 59, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27539ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (1991). Compte rendu de [« Peer Gynt »]. *Jeu*, (59), 194–195.

«peer gynt»

Texte d'Henrik Ibsen; traduction : Marie Cardinal. Mise en scène : Jean-Pierre Ronfard; assistance à la mise en scène et régie : Yanick Auer; décor : Michel Crête; musique originale : Jean Sauvageau et Clode Hamelin; costumes : Denis Denoncourt; assistante aux costumes : Caroline Drouin; éclairages : Michel Beaulieu; projections : Pierre Desjardins; chorégraphies : Ginette Laurin; accessoires : Lucie Thériault; masques : Philippe Pointard. Avec Valérie Blais (Anitra, une fille de la noce...); Roger Blay (le géant de Dovre, Huhu...), Sylvia Bonnett (la mère de Solveig, une sorcière...), Daniel Brière (Trumpeterchtreule...), Pierre Collin (Begriffenfeld, le prêtre...), Nathalie Coupal (une bergère, une danseuse troll...), Isabelle Cyr (Helga, un enfant troll...), Luc M. Dagenais (le violoneux, la Plume...), Murielle Dutil (Aase), Isabelle Jan (la mère du marié, une sorcière...), Jean-Jacques Lamothe (un garçon de la noce, le naufragé...), Robert Lavoie (un troll bicéphale, Master Cotton...), Manon Lussier (une bergère, un enfant troll...), Alexis Martin (le marié, un porteur troll...), Jean-Marie Moncelet (Aslak, Monsieur Ballon...), Pascale Montpetit (la femme en vert, la vigie...), Marie-Josée Picard (Ingrid, un troll bicéphale...), Luc Proulx (le maire, le maître d'équipage...), Linda Roy (Solveig, une fille troll...), Jean-Louis Roux (Von Porkhoff, le fondeur de boutons...), Luc Senay (le Fellah, le fils monstrueux...) Yvette Thuot (Karie, une fille troll...), Sophie Vajda (une bergère, une fille de la noce...) et Alain Zouvi (Peer Gynt). Production du Théâtre du Nouveau Monde, présentée du 22 janvier au 16 février 1991.

une saga désinvolte

Celui qu'on a déjà nommé le «précurseur du théâtre moderne», ce Norvégien né en 1828, imbibé autant des Romantiques allemands Goethe et Schiller que des Réalistes français Balzac et Dumas fils, père du symbolisme, a laissé une œuvre théâtrale vaste à laquelle il s'attaqua dès l'âge de vingt-deux ans, avec un drame en vers, *Catilina*. Sensible aux grands courants qui traversaient son siècle, Ibsen s'est essayé à tous les styles, du drame lyrique (*Brand*) à un hymne à l'émancipation de la femme (*Maison de poupée*), en passant par des œuvres polémiques sur la moralité dans la vie publique (*les Revenants* et *l'Ennemi du peuple*). C'est cependant *Peer Gynt* qui constitue sa pièce la plus explosive, la plus foisonnante, et la plus marquante non seulement en Norvège, où elle est considérée comme un porte-étendard des valeurs nationales, mais aussi dans le reste de l'Europe, où on l'inscrit volontiers dans le courant qui va de Jarry à Ionesco, en passant par Claudel, Cocteau, Vitrac, et tout ce que le théâtre français du XX^e siècle compte de symbolistes et de surréalistes¹.

Poème épique basé sur des légendes scandinaves,

la pièce montre le cheminement fantaisiste du personnage central de l'Europe à l'Orient, à la recherche de sa vérité intérieure. Ce héros aux sentiments contradictoires, frivole, lâche, égoïste et en même temps généreux, épicurien, doué d'une énergie exceptionnelle, s'est avéré aussi déroutant qu'attachant pour des générations de spectateurs. Voilà sans doute pourquoi les plus grands metteurs en scène n'ont cessé de s'y mesurer, malgré la longueur de l'œuvre (on pratique toujours des coupures) et son caractère touffu.

Au T.N.M., dans la version qu'en a tirée Marie Cardinal, le dialogue est vivant, trop «parlé» même parfois : les expressions québécoises du genre «j'ai mon voyage» ont impatienté plus d'un spectateur. On sait cependant que le metteur en scène Jean-Pierre Ronfard a souvent recouru au choc des niveaux de langue, et déjà, il faut le dire, avec plus de bonheur (que l'on songe à *Vie et mort du Roi Boiteux*). Sur le plan de la scénographie, on retiendra les panneaux à bascule, sur lesquels étaient projetées des diapositives abstraites et où l'on n'avait pas de peine à voir se profiler l'immensité des fjords, une vallée, un bateau ou un toit d'église. Dans leur disparité, certaines scènes fort animées ou colorées ressortaient davantage, comme celle des fous, celle des Trolls aux costumes fantastiques dans leur grotte magique, celle des passagers qui se balançaient sur le bateau de croisière, lesquelles contrastaient pour le moins avec l'interminable prêche du pasteur proféré dans une immobilité totale et dans la pénombre.

Bref, si l'on consentait (ou parvenait) à pénétrer dans l'univers déconcertant du héros malgré certaines longueurs, si l'on acceptait de se laisser entraîner dans cette saga désinvolte même quand elle virait au grave (après l'entracte), on avait alors la chance de suivre la belle évolution d'Alain Zouvi dans le rôle-titre, énergique d'abord, aérien, puis gagnant en maturité et en gravité jusqu'à la vieillesse. Pour ma part, il est vrai, bien calé dans mon fauteuil, j'ai passé de longues minutes dans les bras de Morphée. Mais chaque

1. Pour plus d'information sur l'auteur et son œuvre, voir l'article de Stéphane Lépine, «Henrik Ibsen : la révolte morale», *Jeu* 57, 1990.4, p. 41-44. N.d.l.r.

fois que je me réveillais, j'en voyais assez pour m'émerveiller, et pour me dire qu'après tout, le même spectacle dans une salle plus petite aurait connu un tout autre sort. Sur l'immense plateau du T.N.M., le propos insolite d'Ibsen se diluait, et ce qui aurait pu toucher ou émouvoir chloroformait. Sans compter qu'une critique unanimement négative avait vite créé un effet d'entraînement à la désertion chez les spectateurs. Sachons toutefois gré au T.N.M. d'avoir courageusement mis à l'affiche cette œuvre impérissable.

Muriel Dutil (Aase) et
Alain Zouvi (Peer Gynt).
Photo : Robert Etcheverry.

michel vaïs



«sarah bernhardt et la bête»

Pièce écrite et dirigée par Michael Bawtree; traduction française : Monique Leyrac. Décors : Hugo Wuethrich; éclairages : Andrew Calamatas; costumes : Jacinthe Demers. Avec Monique Leyrac. Production des Entreprises Gesser Inc., présentée au Café de la Place du 23 janvier au 9 mars 1991.

la belle et son public

Sarah Bernhardt et la bête est la version française de la pièce de Michael Bawtree, créée il y a un an à Montréal avec Monique Leyrac, qui s'est elle-même chargée de la traduction et qui incarne dans les deux langues la plus célèbre actrice française de la fin du siècle dernier. Elle joue Sarah Bernhardt comme elle a chanté Nelligan naguère, avec une passion pour des êtres élevés au rang de mythes par l'Histoire, particulièrement par l'Histoire québécoise. Plus que toute autre actrice de passage en Amérique du Nord, la divine Sarah a conquis le public montréalais à partir de 1880, malgré les condamnations répétées de Monseigneur Fabre. L'intérêt du Canadien Michael Bawtree pour cette actrice tient d'abord à cet amour que le public, d'Amérique ou d'Europe, lui a voué. Toute sa pièce s'appuie sur la relation exceptionnelle qu'elle entretient avec la salle, que Sarah appelle «la bête», et sur la manière dont elle pense et vit cette relation dans les quelques heures précédant une première.

Lisse et parfois superficiel, le texte de la pièce annonce les émotions plus qu'il ne les suscite. Prétendant révéler au spectateur le visage intime de l'actrice, seule et anticipant «la bête», il ne dit rien qui ne soit prévisible. Actrice parce que passionnée, passionnée parce que actrice, Sarah éprouve des sentiments un peu excessifs, certes, mais c'est le métier qui l'exige. En attendant l'heure de monter en scène, elle avoue alternativement sa confiance immodeste et ses doutes angoissés, considère ses réussites et ses échecs avec la hauteur qui sied à un mythe. Jouant le rôle du jeune fils de Napoléon dans *l'Aiglon*, pièce qu'Edmond Rostand avait composée à son intention, elle se fait masculine et manifeste volontiers son autorité sur le dos de sa malheureuse assistante. Tout en répétant qu'elle est une